

MICHEL BIRON, *De Saint-Denys Garneau*, Montréal, Boréal,
2015, 456 pages

François Rioux

Volume 10, Number 2, Spring 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/80999ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

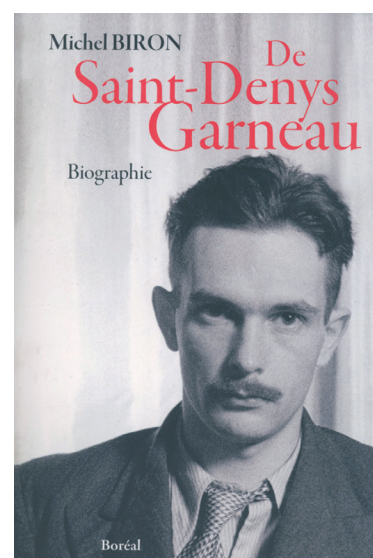
Cite this review

Rioux, F. (2016). Review of [MICHEL BIRON, *De Saint-Denys Garneau*, Montréal, Boréal, 2015, 456 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 10(2), 19–19.

à *Prochain épisode* et au *Journal* en écartant la dimension politique de l'œuvre d'Aquin. Là réside l'originalité de son approche. Elle nous fait voir à quel point l'écriture romanesque représente, chez cet auteur en particulier, la seule planche de salut. Le roman est cette occasion d'un face à face parfois cru et déchirant avec soi-même et la terrible réalité. Une rencontre capitale qui réveille de la torpeur dans laquelle nous plonge un monde dans lequel on ne sait plus trop comment vivre, où se sentir à son aise.

En terminant, mentionnons la qualité de l'écriture qui rend la lecture agréable et accessible malgré la complexité des concepts présentés. En effet, cet essai est dense, ce qui en fait à la fois sa force et sa faiblesse. Les références philosophiques et littéraires sont multiples et parfois un peu trop ramassées. Dans les chapitres consacrés aux romanciers, la pensée nietzschéenne est présente en filigrane. Il aurait été intéressant de la mettre davantage à profit (la question de l'exil, de la solitude, de la souffrance par exemple sont des thématiques riches). Toutefois, la force de cet ouvrage réside

surtout dans le fait que Lemmens a su mettre de l'avant l'essentiel de l'«éthique nietzschéenne» faisant de l'art, de l'écriture, avant tout un «geste d'humanité», à la jonction entre la désillusion la plus totale et la pulsion créatrice qui pousse au dépassement de soi. Cette dimension humaniste de la pensée nietzschéenne mérite d'être mieux connue, ce à quoi Lemmens contribue en insistant sur la dimension morale de l'écriture comme source de connaissance, d'humilité et de communion qui, sans jamais combler le manque et pallier toutes nos souffrances, maintient la fragile flamme de nos existences. ❖



MICHEL BIRON DE SAINT-DENYS GARNEAU Montréal, Boréal, 2015, 456 pages

«Fixer ces bribes de ma vie qui passe¹»

Dans les années 60 et 70, il était de bon ton d'haïr de Saint-Denys Garneau: n'a jamais travaillé, trop bourgeoise, trop catho, trop veule, trop poésie pure, pas assez engagé, pas assez nationaliste. Trop maladif aussi sans doute aux yeux d'une époque de grande vitalité. Jacques Ferron l'appelle Orphée dans *Le ciel de Québec* et prend soin de conter ses humiliations; il parle de son livre comme d'une «œuvre mineure» d'où «se dégageait une poésie aigrette, petit-froid, petite-chaleur, quelque vapeur et de menus frissons²». Après 1980 ça se tasse, on le réhabilite, il inspire les nouvelles générations, on écrit sur son œuvre des mémoires, des thèses, des livres, on l'a même mis en musique³. Et puis un spécialiste écrit une biographie⁴.

Comment raconter une existence si courte (1912-1943) et tout à l'opposé de ce qu'on appelle une vie «bien remplie»? Et pourquoi? L'œuvre d'un auteur est généralement plus intéressante que sa vie, ainsi je répète à mes étudiants tentés d'expliquer les poèmes par la vie de leur auteur qu'«on s'en crisse, de l'auteur». Mais les poèmes ne s'écrivent pas par des machines, et puis on a fait un mythe⁵ autour de Garneau, on a voulu s'expliquer son silence, sa mort, et le travail du biographe permet entre autres de corriger les perceptions ou de les nuancer. Biron a eu accès à des témoignages et des documents inédits ainsi qu'aux originaux qui avaient été censurés. Ainsi on se retrouve avec un Garneau moins prude⁶ qu'on le croyait, drôle, pas vraiment poète maudit, pas vraiment suicidé, et qui à la fin de sa vie ne passait pas tout son temps dans les tourments, ce qu'on croyait en se fiant aux lettres à ses amis montréalais; à la fin de sa vie, retiré à Sainte-Catherine, ayant délaissé l'écriture, Garneau recherche la compagnie d'amis non intellectuels, et avec eux il rit. Certes il reste un jeune homme dont le destin sera déterminé par une santé fragile, que ne quitte pas souvent l'intranquillité, qui est habité par un

sentiment d'échec; la correspondance et le journal abondamment cités permettent à Biron de retracer l'histoire de l'intériorité du poète.

Autre mythe: la critique n'a ni ignoré ni agoni unanimement *Regards et jeux dans l'espace*. Tandis que les amis louent l'authenticité et que Grignon s'adonne au persiflage que l'on sait, l'œuvre n'est pas si mal accueillie que ça, même si on chicane Garneau sur l'utilisation du vers libre (plus de vingt ans après Cendrars et Apollinaire!). Mais le livre, financé par ses parents, ne se vend pas beaucoup. Biron cite le témoignage de Jean, frère cadet du poète, qui raconte ce que finit par faire de Saint-Denys: il descend à la cave et jette à la fournaise, un à un, les exemplaires de son livre; son père le surprend et le supplie d'arrêter. Biron trouve ce geste représentatif de la personnalité de Garneau. Le geste est secret, il ne se donne pas en spectacle; puis il cède facilement à son père: «Maître de l'inachèvement, il ne va pas jusqu'au bout de sa pulsion autodestructrice: il suspend à jamais son autodafé et n'en soufflera mot à personne» (p. 327).

Biron raconte aussi la vie des amis de Garneau qu'il a connus au collège, et avec qui il participera à l'aventure de *La Relève*: Jean Le Moine, Claude Hurtubise, Robert Élie, etc., amis qui seront importants pour la culture québécoise mais dont on ne parle guère aujourd'hui. Biron brosse aussi le tableau du climat intellectuel et des débats de l'époque, débats auxquels ne participera pas Garneau, ce qui ne l'empêchera pas d'être renseigné, il n'était pas fait pour l'action: «Garneau ne rejette pas tant l'action nationale que l'action en tant que telle» (p. 141). Cela, avec la minutie avec laquelle la vie du poète est retracée, en fait un ouvrage très complet.

Si l'écriture de Biron n'est pas exempte de redondances – en même temps, c'est peut-être normal quand on raconte la vie d'un homme «resté fidèle à l'idée du commencement perpétuel» (p. 426) –, on n'en fait pas grand cas devant le sérieux et l'ampleur de cette biographie qui restera une référence.

François Rioux
Professeur de littérature, collège Montmorency

1 Lettre de Garneau à André Laurendeau, citée par Biron (p. 138).

2 Jacques Ferron, *Le ciel de Québec*, Montréal, Éditions du Jour, coll. «Les romanciers du jour», 1969, p. 197.

3 En 1998, par l'obscur groupe Villeray; je ne suis pas convaincu.

4 Biron a notamment consacré à Garneau un chapitre de *L'absence du maître* (Montréal, PUM, coll. «Socius», 2000, 324 p.).

5 Déjà en 1947, selon ce qu'écrivait à l'époque Berthelot Brunet (p. 416).

6 Dans les lettres à ses amis, il n'avait pas peur de parler de sexe, d'employer des termes crus, par exemple, il écrit à Jean Le Moine: «Et quand une apparence de possible m'apparaît, je présente cela sous une apparence de sincérité, de quintessence et de profondeur, quand il n'y a de l'autre côté que du vide. C'est ce que j'appelle "me croquer l'âme"» (p. 357).